

(Parce qu'il fallait payer deux autres pintes de rousse à) Étienne De Passillé

Dominic Tardif

Numéro 8, 2008

Dépanneurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2477ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tardif, D. (2008). (Parce qu'il fallait payer deux autres pintes de rousse à) Étienne De Passillé. *Biscuit Chinois*, (8), 34–43.



Dominic Tardif

Parmi les obsessions de Dominic Tardif, on compte toujours en tête de liste (et dans l'ordre habituel) : la lutte professionnelle (Roddy Rowdy Piper), les sous-vêtements féminins (Scarlett Johansson), les talk-shows de fin de soirée (David Letterman), les lignes ouvertes nocturnes (Jacques Fabi) et l'influence de la culture populaire sur la vie sexuelle et amoureuse de ses contemporains. Son plus grand rêve : être de la ligne de départ du 3000 mètres steeple-chase lors des prochains Jeux olympiques. Il prépare actuellement un essai sur Louis-José Houde intitulé *Louis-José, le magnifique*, et se prépare aussi actuellement un jack & coke. Il officie en tant que miraculé de l'ordinaire au sein du trio littéraire/variétés Les suspects de service.

**(parce qu'il fallait payer deux
autres pintes de rousse à)
Étienne De Passillé**

Je rentrais à peine dans le centre de vieux où vivait mon grand-oncle quand une préposée m'a interpellé : « Les bénéficiaires sont à la salle des Chevaliers de Colon jusqu'à neuf heures, monsieur, ils participent à un tournoi de baseball-poches ». Mon grand-oncle est semble-t-il un grand joueur de baseball-poche. À 77 ans, en chaise roulante, c'est le seul sport auquel il peut encore aspirer être un grand joueur. J'étais parti du travail un peu plus tôt que prévu, la route entre Sherbrooke et Coaticook était enneigée, c'était ce qu'on ne cessait de répéter à la radio quand une chroniqueuse culturelle fraîchement émoulue d'un programme de communications ne s'épanchait pas sur la mort de Heath Ledger. Un vendredi par deux semaines, j'arrêtais mettre du gaz dans ma voiture au Shell à la sortie de la ville, m'achetais un paquet de cigares à saveur de menthe et une grosse sloche avant de prendre la route pour Coaticook. Le parrain de ma mère, mon grand-oncle, y avait vécu toute sa vie et allait selon toutes probabilités y mourir. J'avais pris le relais de ma mère depuis quelques années; ma vieille n'avait plus exactement les capacités nécessaires pour conduire une voiture. Je passais prendre le vieux vers les

cinq heures et demie et on allait à la binerie chez Joe où il avait ses habitudes. Ma connaissance des restaurants de Coaticook demeurait ainsi très limitée, non seulement on mangeait toujours chez Joe, mais on y mangeait toujours la même chose. Après le souper, on retournait à sa chambre où je lui versais un verre de rhum de la flasque que j'avais achetée spécialement pour cette escapade. Mais comme mon grand-oncle était redevenu joueur de balle ce soir-là, j'ai décidé d'essayer un autre restaurant.

Je n'étais jamais entré chez Aphrodite, je n'avais même jamais remarqué ce restaurant grec avant ce vendredi, seul à parcourir les rues de Coaticook dans ma Corolla 95 noire; j'y avais pourtant souvent mangé. Toutes les villes de moyenne taille possèdent ce genre de restaurant aux vellétés classieuses; les gars de shoppe y amènent leurs femmes pour fêter leur vingtième anniversaire de mariage, les finissants de la polyvalente y viennent quérir le peu de faste qu'ils peuvent s'offrir, les présidents de chambres de commerce y invitent les futurs investisseurs à dîner. L'envie de poulet grillé imbibé d'ail, de salade césar détrempée, de patates grecques et de riz humide qui me tenaillait m'avait poussé à l'intérieur. C'était une envie toute adolescente, je souhaitais retrouver les saveurs chéries de mon adolescence comme on souhaite parfois retrouver le cul de la première fille avec qui on a baisé. L'écriteau à l'entrée disait « laissez-nous vous servir ». La serveuse m'a demandé si je préférerais un endroit en particulier, j'ai pointé le fond de la salle à manger, désert. J'ai commandé avant d'aller m'y asseoir une pinte de rousse, pour faire changement de chez Joe qui lui ne sert que des verres de lait et du Coke en fontaine.

Le fond de la salle n'était finalement pas désert. Je m'as-soyais à peine qu'un type revenait des toilettes le visage humide comme s'il venait de s'y lancer de l'eau. Le gars mangeait seul lui-aussi. Soirée forte en touristes, que je me suis dit; aucun local ne vient manger seul chez Aphrodite. On a échangé un regard, j'ai essayé de lui faire comprendre que je ne voulais pas venir l'emmerder au fond de la salle et que je n'avais pas vu qu'il y avait quelqu'un; lui sem-blait vouloir me dire qu'il s'excusait; qu'avoir su il aurait étendu son manteau sur la table pour délimiter son territoire ou quelque chose du genre. Le fond de la salle, même près du gars au visage humide, demeurait néanmoins la place de choix, à l'avant une bande de filles de 16 ou 17 ans célébrait je ne sais trop quoi. Elle étaient maquillées avec toute la subtilité que leur âge suppose et portaient des vête-ments achetés en ville; c'était soir de fête à Coaticook. La serveuse m'a apporté ma pinte de rousse et j'ai trinqué en solitaire à leur santé; j'étais d'une sérénité, d'un contente-ment presque criminels pour un homme seul qui s'apprêtait à manger seul de la bouffe sur-assaisonnée dans un resto grec à Coaticook. Je feuilletais en même temps *Le Journal de Montréal*, *La Presse*, et *La Tribune*. Heath Ledger y était toujours aussi mort.

J'ai opté pour la table d'hôte, manger abondamment et m'offrir une haleine pestilentielle seraient de bons moyens de meubler les heures d'attente. En parallèle, s'amaient du devant de la salle la serveuse, apportant ma soupe à l'oignon, et une fille de la bande de fêtardes, un appareil photo en main. Cependant que la serveuse déposait le plat de terre-cuite fumant devant moi, la fille, après avoir échangé un sourire entendu avec ses amies à l'autre bout, demandait au type d'à côté de prendre une photo avec elle. Le type a accepté; ça ne semblait pas être la première fois qu'on

lui faisait ce genre de demande, et vite je me suis retrouvé photographe de service. La fille qui avait le bras autour des épaules du gars a presque crié le « soupe à l'oignon » que je lui avais demandé de prononcer avant de déclencher le flash. Lui, de son côté, se gardait bien de tout mouvement et de tout enthousiasme, il ne semblait avoir ni le goût de dire « soupe à l'oignon », ni le goût de sourire pour la photo. Il avait l'air de se la jouer vedette, le gars, les cheveux en bataille du cégepien moyen, mais les vêtements en teintes de gris, de noir et de brun du ténébreux acteur. J'ai redonné l'appareil photo à la fille, qui m'a gratifié d'un « merci monsieur », j'avais fait une bonne photo dans la mesure de la collaboration de mes modèles. Je suis retourné à ma soupe à l'oignon tiédie et la fille à ses amies qui se précipitaient autour d'elle pour voir le résultat sur l'écran de l'appareil. Les adolescentes essayaient d'étouffer leurs éclats de rire, elles se regardaient toutes, hésitant entre la franche rigolade blessante de leur enfance et le silence rempli de sous-entendus de l'âge adulte dont elles se réclamaient. Chose sûre, d'après leur réaction, le gars qui mangeaient tout près de moi n'était ni chanteur d'un groupe de punk-pop célèbre ni animateur à Musique Plus. J'ai essuyé le peu de soupe à l'oignon qui restait collé au contour de ma bouche, pris une bonne lampée de rousse pour la faire descendre, je me suis retourné, puis j'ai demandé au gars à côté :

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie pour qu'on veuille se faire prendre en photo avec vous ?

Le gars, la bouche pleine de pain, en passe de déglutir, m'a répondu :

— J'suis comédien.

Il a pris une gorgée de rousse et a rajouté :

— Je jouais dans une série pour ados à Radio-Can.

Le fait que nos brochettes de poulet aient été servies en même temps a ensuite créé une sorte de complicité entre lui et moi; en tout cas ça a fait rire la serveuse que nous ayons commandé tous les deux des brochettes de poulet. Moi, ce que je trouvais surtout drôle, c'était l'idée que deux gars se retrouvent à manger seuls à l'Aphrodite de Coaticook un vendredi soir. J'ai profité de la pseudo-complicité que la serveuse avait installée entre nous pour demander au comédien ce qu'il faisait à Coaticook. Il avait peut-être lui-aussi un handicapé de joueur de baseball-poche de grand-oncle. En essayant de faire de l'esprit, je lui ai dit :

— Vous ne pratiquez sûrement pas le métier de comédien à Coaticook.

— Pas vraiment, quoique aujourd'hui oui, je jouais dans une pièce de théâtre d'intervention à polyvalente icitte, une histoire pour que les jeunes prennent pas de dope. Vu que les chemins sont pas beaux, le directeur de l'école nous a payé la chambre d'hôtel pi le souper.

J'essayais d'extirper mon poulet de sa baguette en bois sans faire voler ma pelletée de riz dans l'assiette du comédien, qui a ajouté :

— Depuis que *Watatatow* est fini, j'ai pas ben le choix de faire des contrats de même.

C'est à ce moment-là que le déclic s'est fait dans ma tête, je l'ai reconnu tout d'un coup, quand le comédien a dit *Watatatow*, je me suis souvenu de son visage dans la télévision chez nous quand j'étais ado.

— Je connais ça *Watatatow*, ma sœur écoutait ça à toutes les osties de soir quand j'étais ado.

« Les osties de soir » était tout juste sorti de ma bouche que je le regrettais déjà, mais je me suis dit que le gars devait comprendre qu'à 17 ans son émission m'inspirait plus de mépris que d'admiration.

— Excusez-moi, c'est que dans le temps je trouvais ça con, pis...

— Excuse-toé pas, pis rendu là, j'pense que tu peux me tutoyer, hein... T'as raison, *Watatatow* c'tait souvent con, mais au moins, dans ce temps-là, j'avais pas besoin de venir à Coaticook pour travailler, pis j'étais pas pris pour manger tout seul dans un resto grec non plus.

— Mais les autres comédiens avec qui tu joues dans ta pièce, y sont pas restés à Coaticook eux-autres aussi ?

— Ouin, mais c'est des criss de prétentieux, y sont allés manger des sushis. Parce qu'eux-autres y'ont fait l'école de théâtre pis le Conservatoire, y pensent qu'y peuvent me regarder de haut. Criss j'ai peut-être pas joué tout Tchekhov, mais j'ai joué Martin Goulet pendant 13 ans.

— Martin Goulet, c'est toé ça ! Fuck j'te connais. Ça veut dire que c'est toé qui avais parti le Spot pis qui étais responsable du centre des loisirs, ... pis c'tait pas toé aussi qui couchais avec la fille qui fait les annonces de Tostitos pis de Philadelphia.

— Criss ! pour un gars que ça faisait chier, tu connais ça pas mal *Watatatow*.

Je me suis senti rougir quand le comédien qui faisait Martin Goulet dans *Watatatow* m'a répliqué ça, mais on avait suffisamment fraternisé pour que je lui avoue :

— Écoute Martin, j'ai pas vraiment de sœur, j'écoutais ça juste de même en revenant chez nous. J'sais pas trop pour quoi j'aimais ça...

— Eille, c'est pas grave, moé aussi je le regardais des fois, pis en passant j'm'appelle pas Martin pour de vrai, mon nom c'est Étienne De Passillé.

Reste que la fille du devant de la salle, elle, était venue prendre une photo avec Martin Goulet. Étienne s'est levé pour aller aux toilettes au moment où la serveuse venait retirer nos assiettes vides. J'ai lancé ma serviette sale dans la mienne juste avant qu'elle ne la récupère. Je lui ai pointé Étienne, qui dans le cadre de la porte des toilettes essayait d'attirer son regard.

— J'vas prendre le gâteau mousse au chocolat s'il vous plaît, qu'il lui disait, en bougeant les lèvres de façon à ce qu'elle puisse y lire. J'ai commandé le simili baklava et juste comme la serveuse se retournait, j'ai également commandé deux autres pintes de rousse. Une pour moi et une pour Étienne De Passillé.

Les grosses bouchées de baklava me sauvaient devant un Étienne De Passillé qui ne cessait de parler. Mon regard passait de ses joues, sur lesquelles poussait une forte barbe, à Heath Ledger sur le *front* du *Journal de Montréal*, de *La Presse* et de *La Tribune* sur la table d'à côté. C'est que je ne savais plus trop quoi dire au gars une fois les quelques évocations de *Watatatow* passées, évocations d'un passé plus ou moins reluisant. Étienne De Passillé commençait à être saoul et semblait capable de continuer ce qu'il avait commencé sans moi. Huit heures moins quart sur ma montre. Je me suis levé, j'ai serré la main d'Étienne De Passillé avant de déplier trois billets de vingt piastres sur la table et de partir en passant la manche gauche de mon manteau de ski. J'avais à peine franchi la sortie que je me suis souvenu que l'argent de trop sur la table ne servait pas tant à remercier la serveuse qu'à venir en aide à Étienne De Passillé,

pogné, seul comme un obscur comédien à Coaticook. Je suis rentré dans l'Aphrodite en même temps que le courant d'air que je venais de créer, me suis avancé vers la serveuse qui comptait une liasse de billets sur le comptoir – huit heures moins quart, la soirée achevait ou commençait peut-être pour elle à Coaticook – et lui ai demandé :

— Est-ce que tu penses qu'il serait possible, avec le cash que j'ai laissé, de payer au moins deux autres pintes de rousse à Martin Goulet, j'veux dire à Étienne De Passillé, j'veux dire au gars qui était assis à la table à côté de moi, s'il te plaît ?

— Votre grand-oncle est un peu bougon, son équipe s'est pas rendue en finale.

C'est ce que m'a dit la préposée quand je suis rentré dans le centre pour vieux.

— Les heures de visite sont terminées, mais vous pouvez aller le voir quand même, je sais que vous avez fait de la route.

Seule la télévision émettait de la lumière dans la chambre de mon grand-oncle, et faisait scintiller les barreaux métalliques de sa chaise roulante. Le vieux dormait déjà, le menton bien appuyé sur la gorge. La télévision était allumée sur une émission américaine mal traduite. Je me suis approché du vieux sans faire attention au bruit que je produisais, le son de la télévision m'enterrait. Je lui ai retiré la télécommande des mains et je me suis allongé sur le lit en zappant jusqu'à RDI. La flasque que j'avais amenée ne servirait finalement qu'à me réchauffer avant le trajet du retour vers Sherbrooke. Au *Téléjournal*, Bernard Derome annonçait le décès d'Heath Ledger avec la célérité

du lecteur de nouvelles qui a hâte de passer à la guerre du Darfour, à la prévision d'une récession ou aux résultats Montréal-Toronto. J'ai bu quelques gorgées de rhum directement de la flasque, je me suis levé et j'ai quitté sans éteindre la télé. Les préposées de la place obéissaient sans doute à des procédures prévues dans de tels cas. J'ai bu une grosse sloche dans laquelle j'avais vidé le reste de ma flasque et j'ai fumé le reste de mon paquet de cigares à saveur de menthe sur le chemin du retour, mais, décidément, rien ne viendrait à bout du goût de beurre à l'ail qui s'éternisait dans ma bouche.